

**ASSOCIATION POUR LE SOUVENIR DES FUSILLES DE LA BRACONNE  
TEMOIGNAGE – CEREMONIE DU 7 MAI 2011**

Par Catherine CORBIAT, petite-fille de Raymond CORBIAT fusillé le 15 janvier 1944

J'ai accepté aujourd'hui, avec émotion, de rendre hommage à mon grand-père Raymond CORBIAT, et à la souffrance éprouvée par les enfants des fusillés de la Braconne, J'adresse également à ma grand-mère Thérèse, décédée le 23 décembre 2009, tout mon amour.

Il n'est pas toujours aisé de parler de ce passé qui, quel qu'il fût, a détruit une vie de famille et parfois bien plus, mais le devoir de mémoire, c'est aussi se laisser guider par l'affectif.

Aujourd'hui, il me paraît utile de rappeler les grandes lignes du drame qui toucha ma famille et beaucoup d'autres, au moins pour ces plus jeunes désirant connaître cette page d'histoire :

- Mon grand-père, Raymond CORBIAT, est né le 12 mai 1907, il est le benjamin d'une famille de quatre enfants. Son père est boulanger, ensuite sera marchand de vin à Sainte-Catherine, puis élu Maire de GARAT.

Pendant son service militaire, il fait la guerre au Maroc, où il est blessé à la hanche, réformé et pensionné.

A 24 ans, en 1931, il épouse Thérèse BOURDY et entre la même année aux P.T.T. comme monteur de lignes.

Le jeune couple part habiter Angoulême et deux enfants voient le jour, un fils Jean, mon père, né en 1932, et une fille Raymonde née en 1938.

Les enfants de mon grand-père, seront donc âgés de 12 ans et 6 ans lorsque surviendra le drame.

Mon grand-père, adhère au parti communiste en 1937, au moment du front populaire.

Réformé à cause de sa blessure, il ne sera pas mobilisé en 1939.

En 1943, il travaille, avec notamment Pierre CAMUS, son chef d'équipe, et Pierre GABORIT, résistants comme lui, à l'installation des lignes téléphoniques dans le sud du département. D'une grande discrétion, les autres membres de l'équipe ne sauront jamais qu'il y a parmi eux des résistants actifs.

Mon grand-père appartient au réseau FTP du groupe d'Angoulême-Ruelle, il héberge de nombreux résistants, et participe avec ses camarades à de multiples sabotages et attentats. Ils provoquèrent notamment le déraillement d'un train de marchandises entre Vars et Saint-Amant-de Boixe.

Il aide des clandestins à passer la ligne de démarcation et surtout il cache chez lui, à la barbe des Allemands qui occupent la caserne toute proche de son domicile, les plus importants chefs des réseaux de résistants, entre autres Amédée BERQUE et Dédé le Basque.

En raison d'une fusillade sanglante qui causa la mort d'un policier, le dirigeant du FNL Berque fût arrêté. En l'absence de son chef, le réseau fut peu à peu dissous. Le même jour, dans la soirée du 1<sup>er</sup> octobre 1943, mon grand-père Raymond CORBIAT, fut à son tour appréhendé dans l'autocar le ramenant de son travail, par des policiers allemands de la sûreté. Embarqué dans une traction noire, il est ramené menotté à son domicile qui sera fouillé de fond en comble. La police allemande questionne mes grands-parents sous les yeux de leur fille Raymonde, 6 ans, qui restera longtemps marquée par cet interrogatoire. Personne ne dit mot, mais les allemands descendent à la cave et se dirigent directement sur le compteur d'eau où est dissimulé un revolver.

Mon grand-père est inculpé et incarcéré à la prison Saint-Roch à Angoulême.

Le lendemain, vint le tour de ses camarades, Pierre GABORIT et Pierre CAMUS.

En quelques jours 25 membres des réseaux seront capturés-

Ma grand-mère, Thérèse mettra ses enfants en sécurité dans la famille et rendra plusieurs fois visite à son mari à la prison.

L'instruction extrêmement rapide, constitua une simple formalité pour le tribunal militaire allemand.

Tous sont condamnés à mort pour complicité avec l'ennemi, mon grand-père ajoutant à ce chef d'accusation, celui de franc tireur.

Dix seront fusillés et les autres seront déportés vers la prison de Fresnes, puis vers le camp de Struthof en Alsace et Dachau en Allemagne.

Sur les résistants arrêtés ce jour là, deux seulement reviendront des camps.

Dans l'après-midi du 15 janvier 1944, des camions allemands traversent RUELLE, emmenant les condamnés vers la forêt de la BRACONNE, clairière où la veille ont été creusées les tombes, et où attendent les pelotons d'exécution. Ils seront fusillés à partir de 15h00.

Quelques heures avant son exécution, au petit matin du 15 janvier 1944, mon grand-père écrit à sa femme, ses parents, et à son fils.

Avec la permission de mon père, je vais vous lire un passage de cette lettre adressée par mon grand-père à son fils, Jean :

*« Mon cher petit Jean,*

*Je pense que tu travailleras bien et que tu deviendras un honnête homme. Il faudra aider ta maman et ta petite sœur et surtout beaucoup les aimer ainsi que tes grands parents.*

*Embrasse les bien pour moi mon petit Jean*

*Ton petit papa qui vous aime »*

Lettre de la dernière heure, qui n'exprime pas la peur de mourir, mais simplement l'amour porté à ceux qui resteront...

Il y a aussi le dernier souvenir de son père : celui de cette visite à la prison, où accompagné de sa mère, mon père peut une dernière fois l'embrasser, et remarquer aussi les tissus sanglants qui entourent les mains torturées de son père, qu'il tente vainement de cacher.

*Quelles répercussions le sacrifice d'un père mort pour ses convictions peut-il avoir sur un enfant de 12 ans ?*

Nombreux sont les descendants qui se sont efforcés de respecter les volontés de leur parent disparu.

Mon père n'avait pas le choix, il devait s'occuper de sa mère, pourtant si courageuse et de sa petite sœur : c'était un devoir, une promesse... il a appris à prendre le dessus, à grandir certainement trop vite et à quitter l'insouciance de l'enfance.

Grandir sans père, un chagrin presque tabou, tant les conditions particulièrement dramatiques de la guerre et ses conséquences étaient lourdes

Tous ont voulu un jour ou l'autre en savoir plus sur l'engagement et les circonstances du décès de leur père ou de leur mère. Il y a les enfants, à qui on n'a pas tout dit. Sans doute par souci de les protéger, par pudeur, par crainte de ressasser des choses tristes ou, plus simplement, parce que les adultes eux non plus, ne pouvaient pas.

Le point commun de tous ces enfants ou jeunes adultes de l'époque, est d'avoir eu pour parent une personne qui s'est engagée et qui l'a payé de sa vie.

*Ces enfants allaient-ils à leur tour s'engager malgré le souvenir de la fin tragique du combat parental ?*

Mon père, Jean, a poursuivi les idéaux liés à la Résistance, par loyauté, par hommage et par amour filial.

Certaines constantes reviennent souvent, telles bien sûr la lutte, la démocratie, l'honnêteté, la justice.

L'engagement de mon père au parti communiste puis en tant que responsable syndical au sein des PTT, n'était qu'évidence et continuité des valeurs transmises par son père.

Un autre sentiment aussi a animé mon père, celui de se sentir citoyen du monde; il n'y a pas de racisme chez lui, pas de culte de la nation, mais davantage le respect de la liberté, du droit de parole, de la tolérance et de l'indépendance.

Il est difficile de comparer ma vie d'enfant à celle de mon père, mais une partie de ses valeurs m'ont été léguées par lui, qui lui-même en avait hérité de son père. Se rajoute à cet héritage une très grande sensibilité parfois à fleur de peau, dont découlent parfois une certaine mélancolie et une grande pudeur des sentiments.

Pendant mon enfance, mon père m'a souvent parlé de la guerre et de la résistance, mais il a rarement extériorisé la douleur d'avoir perdu son père, bien évidemment parce que cette souffrance fut immense et traumatisante pour lui et les siens.

Chaque histoire est riche de ses particularités, mon père, enfant de fusillé, considère avec fierté et reconnaissance l'engagement de son père.

Mais il n'empêche qu'une part de lui même a toujours porté une souffrance spécifique.

Pour lui, pour Raymonde sa sœur, l'absence a été lourde de signification.

On sait que l'intériorisation trop grande de certains événements et l'impossibilité de communiquer à leur sujet, peuvent être source de bien des traumatismes.

**Comme l'a écrit Bruno Bettelheim :**

**“Ce dont on ne peut parler, c'est aussi ce qu'on ne peut apaiser”**

Indépendamment de la considération de cet engagement, le fait d'avoir un père ou une mère mort en héros n'a pas toujours été un cadeau de vie mais parfois un destin bien lourd à porter. Car l'héroïsme n'est pas seulement le fait d'actes spectaculaires réalisés par des êtres d'exception, il est aussi le combat des gens simples, empreints du même idéal et refusant des situations intolérables.

Il reste certain que pour beaucoup d'enfants de fusillés, cette blessure maintenant vieille de plus de 65 ans ne se refermera jamais complètement...

Je tiens à remercier mon grand-père Raymond et tous ses camarades, pour leur sacrifice. Pour la conviction que rien n'est jamais perdu, afin que leur volonté ne disparaissent pas, et surtout pour ne jamais les oublier...

Merci à leurs enfants qui ont su se relever et avancer pour nos libertés.

Remerciements : A mes parents, à mon père pour sa confiance.

A Michèle Dessendier et au bureau pour leur dévouement au sein de l'Association

Sources : André VEYSSIERE pour : Raymond CORBIAT « un enfant du Pays »